

82.





235

SAINTE THÉRÈSE

IMPRIMATUR.

Fr. Bernard. CHOCARNE,

Prov.

LE P. VALLÉE

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

SAINTE THÉRÈSE

DISCOURS PRONONCÉ

DANS LA CHAPELLE DES CARMÉLITES DE LA RUE D'ENFER

Le 15 octobre 1882

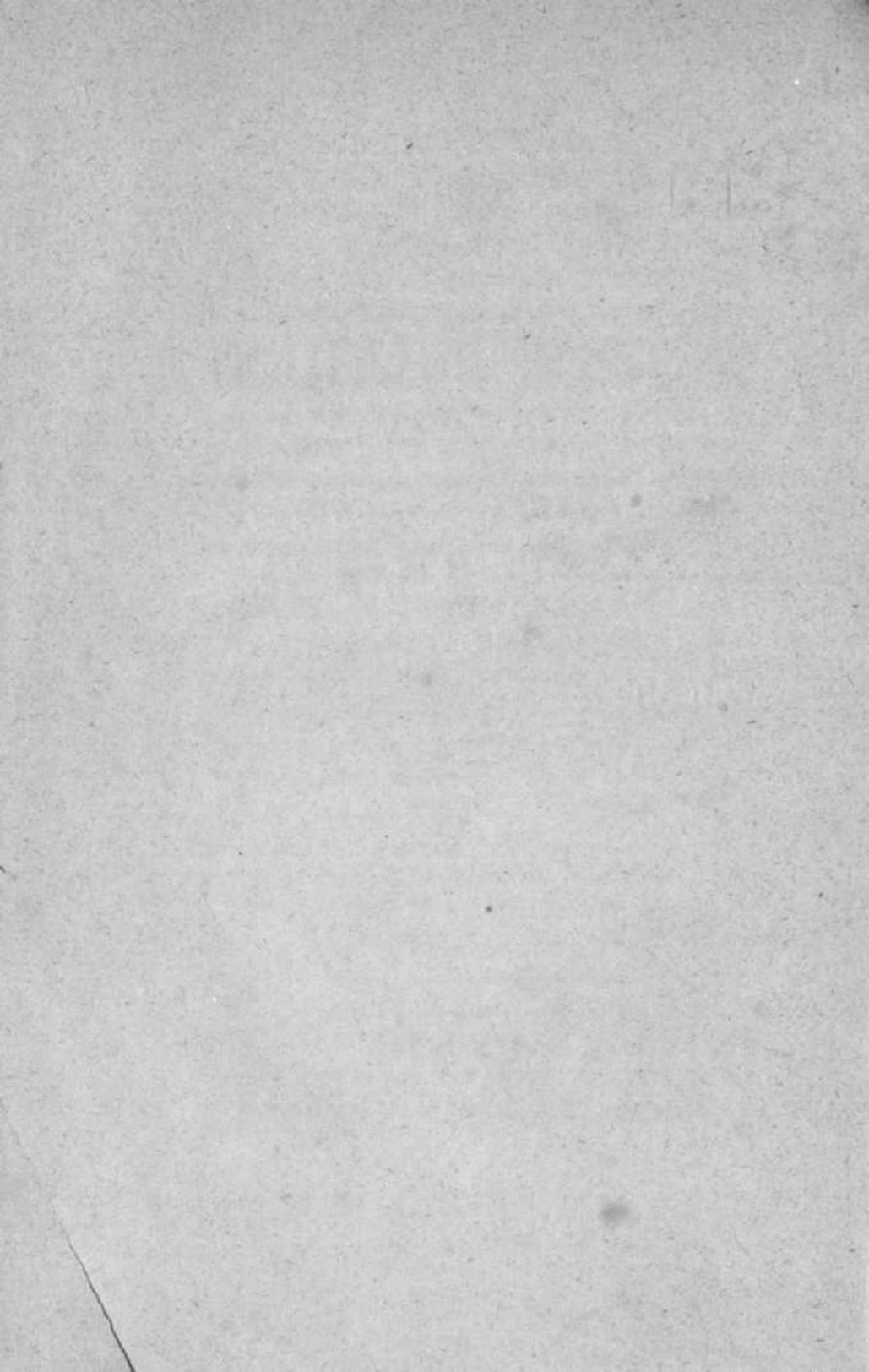


PARIS .

TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C^{ie}

8, RUE GARANCIÈRE

—
1883



LE P. VALLÉE

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

SAINTE THÉRÈSE

DISCOURS PRONONCÉ

DANS LA CHAPELLE DES CARMÉLITES DE LA RUE D'ENFER

Le 15 octobre 1882



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C^{ie}

8, RUE GARANCIÈRE

—
1883



*Ego in eis, et tu in me, ut
sint consummati in unum.*

Je suis en eux, et vous en
moi, afin qu'ils soient consom-
més en un.

S. JEAN. XVII, 2, 3.

MES RÉVÉRENDES MÈRES,

MES FRÈRES,

Tel est le mot suprême du Christ. La grande réalité pour les Saints, pour les êtres conscients de la pensée de Dieu sur eux, la grande réalité, c'est que Dieu « cherche » l'homme, Dieu veut le ramener à lui dans une communion de toutes ses puissances à sa propre vie divine ; il veut que nous nous considérions sur cette terre comme des êtres qui n'y ont pas leur vraie patrie, des êtres nés de Dieu et qui s'en retournent à Dieu ; des êtres dont la pensée a besoin, pour vivre pleinement, des clartés mêmes de l'infini vivant ; dont la volonté doit communier aux énergies divines ; dont le cœur a faim de sainteté, a pour loi de se détacher des choses qui passent, de tout ce qui est de la terre, et d'en

venir à ne se passionner plus que pour ce qui est de Dieu.

Telle est la science des Saints, mes Frères, et telle aussi la providence de Dieu sur nous. Au regard de Dieu, il y a d'abord, en plein ciel, Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu Esprit. Puis, du sein de ces béatitudes et de ces splendeurs infinies qui constituent la vie éternelle de Dieu, le Fils de Dieu, le Verbe a été envoyé aux hommes pour leur révéler quelque chose du mystère divin; et enfin le Christ, le Verbe fait chair étant remonté au ciel, l'Esprit-Saint a reçu mission d'inscrire au plus profond de l'âme de chacun de nous ce que Jésus-Christ était venu révéler, afin qu'il n'y eût plus qu'une famille : Dieu dans son ciel, puis les âmes saisies par lui, pénétrées par sa vertu, comme transformées à son image par les clartés qui descendent de lui.

Que ce serait beau, la vie, si nous voulions comprendre, mes Frères! Mais qui entend ces vérités? Quand on en parle, on a l'air d'un exalté; on a l'air de constituer, devant ceux qui écoutent, une sorte de cas pathologique; on a l'air d'un fantaisiste, qui crée les choses de toutes pièces, comme si l'imagination de l'homme pouvait rêver ces mondes-là, mes Frères; comme s'il y avait jamais eu, dans l'antiquité, avant que le secret de Dieu fût connu, avant que Jésus-Christ fût descendu parmi nous pour nous le

dire, comme s'il y avait jamais eu pensée d'homme audacieuse assez, ou puissante assez pour comprendre, pour deviner ces grandes choses !

Eh bien ! là où nous sommes impuissants, nous, il y a des êtres qui sont comme tout-puissants ; il y a des baptisés qui se recueillent assez sous la grâce que Jésus-Christ leur a faite, pour entrer vraiment en communion avec tous ces trésors, toutes ces richesses divines que Jésus-Christ tient là comme sur nos têtes et veut donner à tous.

Sainte Thérèse est éminemment de ces âmes-là.

Je voudrais vous parler d'elle, mes Frères ; je voudrais vous en parler, mes Révérendes Mères ; mais comment parler de sainte Thérèse ? Vous dire qu'elle a été fondatrice d'ordre, ou, ce qui est peut-être plus difficile, qu'elle a été réformatrice d'ordre, la suivre sur toutes ces grandes routes où elle est allée de ville en ville à travers l'Espagne, ce serait peut-être intéressant, mais ce ne serait pas vous dire l'âme de sainte Thérèse.

Quand elle a écrit sa vie, sur le commandement de ses confesseurs, elle a dit peu de chose de ses fondations : il y a un livre spécial où elle en fait le récit ; mais quand elle a voulu écrire sa vie, elle s'est recueillie, elle est rentrée comme au dedans d'elle-même, elle a pris conscience de

tout ce que Dieu avait écrit en son âme, puis elle a essayé de le raconter.

C'est jusque-là, mes Frères, que je voudrais vous conduire. Je voudrais, afin que cette fête de sainte Thérèse portât ses fruits, afin que vous en vinssiez à pressentir tout ce que Jésus-Christ vous rend possible, ce qu'est ce monde surnaturel qui éclate si prodigieusement dans l'âme de la Sainte, je voudrais vous redire, vous balbutier quelque chose de ce qu'elle a si bien écrit et raconté d'elle-même.

I

Avant tout, la communion avec Dieu se fait *par l'oraison*. Évidemment il y aura des pénitences : tous les Saints sont des passionnés de la Croix, et à un degré qui fait peur à nos faiblesses ; il y aura donc des pénitences ; il y aura de la charité ; il y aura tout l'ensemble des vertus chrétiennes ; mais, à la base, il y aura surtout l'oraison. C'est la grande voie, c'est la voie mystérieuse par laquelle, peu à peu, la conscience du divin s'établit. Quiconque ne sait pas prier restera inconscient des choses divines, restera

en dehors de la pensée de Dieu sur lui : c'est un être qui ne sait pas.

Comment prier ?

Sainte Thérèse nous dit qu'il y a comme quatre étapes à franchir, et, dans son langage gracieux et imagé, elle compare ces quatre étapes et les groupe sous quatre mots. La première forme d'oraison, c'est l'eau du puits tirée laborieusement, en quantités faibles, malgré la mise en œuvre de toutes nos forces. La seconde forme d'oraison, c'est l'eau tirée à l'aide de la *noria*, invention bien connue dans le midi de la France et en Espagne, grâce à laquelle on obtient, avec moins d'efforts et de fatigue, une eau beaucoup plus abondante. La troisième forme, c'est l'eau du fleuve ou de la rivière, détournés de leur source et amenés par des canaux sur tous les points du jardin. Enfin, la quatrième forme, c'est l'eau du ciel qui tombe surabondamment, et vient féconder et faire resplendir toutes choses. — Et la Sainte donne à ces quatre formes d'oraison quatre noms. Elle appelle la première, l'oraison tout simplement ; la seconde, l'oraison de quiétude ; la troisième, l'oraison d'union ; la quatrième enfin, l'extase et le ravissement.

Si j'ai le bonheur de vous faire comprendre, à chacune des étapes que nous allons marquer, quelque chose de la pensée de sainte Thérèse, évidemment vous bénirez Dieu, et vous aimerez

Jésus-Christ un peu comme elle l'a aimé. Saint Paul disait dans sa force : « Priez pour que Dieu m'ouvre les lèvres, afin que je parle le mystère du Christ comme il me faut le parler. » Moi aussi, non pas dans ma force, mais dans ma détresse, je vous crie : Priez ; priez pour que j'aie le mot voulu ; priez pour que ma pensée ne s'égare pas ; priez pour que je comprenne et puisse vous redire ces grandes choses que j'ai à vous exprimer.

Et d'abord l'*oraison*. Ici il n'y a pas d'âme qui puisse se dire : Ceci est trop haut pour moi ; ceci ne me regarde pas. Nous sommes tous tenus de faire oraison. Pour faire oraison, quelles sont les conditions ? Mon Dieu ! en elles-mêmes, elles sont très-simples, comme tout ce qui nous meut dans le sens de notre nature et de la grande volonté de Dieu sur nous. Puisque c'est à Dieu qu'il faut monter, la loi évidemment sera de sortir des choses du dehors peu à peu, de reprendre nos puissances assiégées et envahies de toutes parts, de les ramener au dedans ; puis, d'entrer dans cette solitude intérieure où les bruits de la terre, où les bruits humains, où tout ce qui peut agiter, troubler notre âme, où tout cela disparaît, pour un

instant au moins. Cela fait, il faut se souvenir de cette pensée qui est comme l'âme même de l'Église catholique, qui est sa raison d'être parmi nous, qui est toute la révélation du Christ, se souvenir que Dieu nous cherche : *Pater quærit*¹; que Dieu nous veut à lui, et qu'Il est là penché du haut de son ciel, sur tous et chacun, les plus humbles comme les plus élevés par l'esprit : il est là pour leur communiquer sa propre vie. C'est bien le Dieu que vous avez connu, le Dieu qui s'est raconté à toutes les pages de l'Évangile, le Dieu crucifié aux quatre membres, le Dieu vivant qui remplit l'histoire des âmes depuis tant de siècles ; oui, ce Dieu est présent, et présent avec cet amour sans fin que son Calvaire raconte ; Il aime toujours du même amour. Eh bien ! recueillez-vous à ses pieds, venez-y avec foi ; venez-y, dit sainte Thérèse, avec de saintes ambitions. Elle n'acceptait pas ces formes d'humilité qui font qu'on se retire en quelque sorte de Dieu en criant qu'on n'ose pas, qu'on est indigne. Non, ce n'est pas parce que vous serez dignes qu'il faut venir ; c'est parce que vous allez mourir de faim si vous ne venez pas ; c'est parce qu'il faut que vous communiez à ce Dieu qui est le seul et plein foyer de vie pour vous. Laissez donc votre

¹ S. JOANN., IV, 23.

âme s'enivrer de cette pensée superbe, laissez-la se pénétrer de cette charité du Christ qui vous cherche. Criez vers lui, criez ardemment et filialement aussi ; ayez toutes les ambitions des Saints ; puis, alors, tout ce qu'il y a en vous d'activité humaine possible, employez-le ; tout ce qu'il y a de ressources dans votre imagination, de lumières dans votre raison, de sincérité dans vos cœurs, mettez-le en œuvre ; soyez attentifs à Dieu, attentifs par toutes les puissances intérieures qui sont en vous. Alors, je vous en répons, la lumière se fera, vous vous sentirez comme enveloppés des miséricordes divines ; votre âme sera émue, comme transformée ; quelque chose aura été écrit en vous que vous ne saviez pas encore. Il y a eu ce que saint Paul dit être écrit non par l'encre, mais par l'Esprit-Saint ; il y a eu Dieu qui s'est révélé, peut-être par des clartés faibles encore, des clartés initiales, mais c'est quelque chose de si vivant déjà ! Saint Thomas nous dit qu'un mot sur Dieu, mais un mot qui raconte les choses, nous met plus de béatitude en l'âme que les pensées les plus hautes et les œuvres d'art les plus achevées. Et c'est vrai, cela : le pressentiment de Dieu, quand une fois il nous est venu au cœur ; quand nous avons entrevu qu'en effet tout en nous, dans cette communion au Christ, tout en nous grandit, tout en nous prend enfin sa vraie mesure ;

quand cette lumière a été faite, comme l'espérance est ferme au cœur! comme l'énergie a grandi dans la volonté! comme on se sent armé, et désormais comme on saura lutter! Les tentations sont là, je le sais bien; les défaillances sont possibles, je le sais bien encore; évidemment, le pauvre être humain va continuer à cheminer en connaissant de temps à autre ces blessures du péché originel que vous savez; mais il a son point d'appui, point d'appui réel et vivant: il sait où se réfugier; il sait où est la pierre angulaire que rien ne peut ébranler, et il revient à cette pierre mystérieuse; il y pose le pied vaillamment et fermement; il s'y tient attaché; c'est un sauvé de plus!

Il y a des dangers à écarter dans cette oraison. Le premier, que signale énergiquement sainte Thérèse, c'est celui de vouloir sentir Dieu, de vouloir goûter des joies sensibles. Et alors, avec ce grand bon sens qui est la moitié de son génie, elle dit: Ce n'est pas pour jouir que vous devez venir prier, ce n'est pas pour être consolés; vous devez venir prier parce que c'est *justice*, parce que Dieu le veut, parce que Dieu vous a donné des puissances dont la loi est de prier; vous devez prier pour faire cet acte de justice. Maintenant, vous serez consolés ou vous ne le serez pas; vous jouirez ou vous ne jouirez pas; vous vous trouverez joyeusement actifs ou impuis-

sants... peu importe cela ! L'important, c'est que vous ayez fait ce que vous deviez faire ; l'important, c'est que vous ayez voulu entrer dans cette solitude et dans ces recueils où l'on se trouve face à face avec Dieu ; l'important, c'est que vous ayez adhéré à Lui par toutes vos puissances, et que vous vous soyez montrés attentifs à son action. A lui de venir à vous dans les formes qu'il choisira, à lui d'envelopper votre âme de ses clartés ou de laisser planer l'ombre sur elle ; c'est lui qui crée ces choses divines ; c'est du *supernaturel* qui se fait en vous à ces moments bénis ; par conséquent, c'est à Dieu de donner. Pensez à cela et restez dans votre paix. Mais surtout, surtout ne poursuivez pas la jouissance sensible, car alors, vous comprenez, vous avez l'air de courir après Dieu : au fond, c'est après vous que vous courez ; vous avez l'air de chercher Dieu, de l'aimer avec passion : au fond, c'est vous et tous vos égoïsmes les plus subtils, et les plus profonds aussi, que vous caressez. Ce n'est donc plus du divin que vous faites ; c'est de l'humain qui vous déborde.

Il y a un autre danger : c'est de désespérer quand on constate ses impuissances. On était venu sincèrement, on voulait prier, et l'on ne peut pas ; il semble que la pensée soit engourdie, et le cœur paralysé ; on ne peut rien dire, rien penser, rien vouloir ; l'âme est comme dans

une sorte de demi-mort, d'engourdissement irrémédiable. Que faire alors? Mon Dieu, dit sainte Thérèse, quelque chose de bien simple : tâcher de saisir la cause. La plupart du temps, chez les âmes droites, la cause est purement physique. Vous ne priez pas, parce que vous êtes dans un état, momentanément peut-être, dans un état de santé qui ne vous permet pas l'activité consciente de la pensée et de la volonté. Dans ces cas-là, allez-vous vous torturer l'esprit comme si vous étiez responsables? Dans ces moments, il n'y a pas à surmener l'imagination ni l'entendement pour essayer de les ramener à l'activité que vous désirez; il y a simplement à comprendre l'état dans lequel vous êtes; il y a à vivre assez avec vous-même, au dedans de vous-même, pour bien saisir les causes. Eh bien, je suppose que la cause soit physique. Il faut respecter le corps : s'il a besoin de repos, il faut lui donner ce repos. Sainte Thérèse dit : Fallût-il quitter toutes vos habitudes pendant un temps, fallût-il même aller à la campagne pour vous reposer, allez, dit-elle, mais reposez-vous; c'est la loi dans ces moments-là.

Nous avons là, mes Frères, une des paroles les plus sages, et les plus expérimentées aussi, que sainte Thérèse ait dites aux âmes qui commencent à faire l'oraison. Nous avons bien des défaillances, mais, Dieu merci, nous n'en avons

pas tant que nous croyons, et très-souvent les impuissances nous surprennent à des heures de sincérité, je ne dirai pas parfaite : je ne crois pas qu'il y en ait sur terre, mais au moins de sincérité très-réelle et très-profonde. Dans ces cas-là, souvenez-vous de la loi donnée par sainte Thérèse.

Mais si, par hasard, la cause n'était pas physique, si vos impuissances tenaient à ce que vous vous êtes comme dispersés dans les choses extérieures, vous y avez comme usé vos forces de pensée ou d'imagination, vous vous êtes laissé envahir par tous les bruits du dehors, et vous arrivez l'âme agitée, tellement surmenée qu'elle ne peut plus retrouver la paix et l'équilibre; alors, évidemment, il y a des modifications graves à apporter à votre vie; il y a des résolutions énergiques à prendre; il faut voir ce que vous avez refusé à Dieu, et redevenir sincère; c'est difficile, j'en conviens; cela suppose que l'on a des habitudes de recueillement, même en dehors des heures d'oraison et de prière, qu'on en a dans le monde, qu'on en a au milieu de ses travaux, qu'on en a dans ses courses; que toujours l'âme est un peu avec le bon Dieu, est un peu occupée par le vouloir de Dieu sur elle. C'est sur ce point que nous avons nos défaillances les plus nombreuses. De temps en temps, nous prenons bien conscience de ce que Dieu veut de nous, puis nous l'oublions; nous nous laissons

ressaisir et comme noyer sous les choses extérieures, et nous ne savons plus comment émerger de là; et quand l'heure de la prière est arrivée, nous avons beau essayer de prier, nous ne savons plus comment le faire, notre âme ne se retrouve plus.

Un troisième danger signalé par sainte Thérèse est ce qu'elle appelle le zèle âpre des commençants. Sitôt que l'âme s'est émue d'amour sincère pour Dieu, on goûte des joies profondes; c'est de la vie qui s'est faite, on le sent, et l'on en vient vite à désirer que le monde entier en soit saisi, que toutes les âmes consentent à se recueillir comme on l'a fait, et à devenir conscientes du « don » de Dieu; et si l'on surprend ces âmes comme extériorisées, absorbées par des choses qui ne nous semblent pas valoir la peine d'occuper la vie, parfois on devient dur, implacable dans ses jugements; on éprouve ce zèle que nous appelons de la charité, nous, mais qui, aux yeux de Dieu, n'est pas du tout la charité, n'est qu'une sorte de caresse égoïste pour nous-mêmes. Cela naît beaucoup plus d'une comparaison établie à notre avantage entre ceux qui passent à l'horizon et nous, que d'une passion réelle pour les intérêts de Dieu. Les Saints, qui ont une charité tout autre que la nôtre, sont essentiellement en respect de l'âme d'autrui. Ils l'aiment plus que vous, allez! ils prient pour cette âme plus que vous! Jamais une âme de Saint n'est arrivée à

certains sommets sans être absolument dévorée par une sorte de passion apostolique qui la tient comme en holocauste vivant aux pieds du Christ pour l'âme de tous. Mais ces âmes ainsi sacrifiées, ainsi données, ces âmes-là sont respectueuses d'autrui, même dans ses faiblesses ; elles sont délicates et bienveillantes envers les autres, parce qu'elles savent tout ce qu'il y a d'infirmité possible dans le pauvre être humain ; elles savent aussi les miséricordes infinies qui sont au cœur du Christ. « Notre-Seigneur, dit sainte Thérèse, se venge, à force de miséricorde et à force de tendresse, des âmes qui se sont oubliées, des âmes qui se sont égarées en dehors de lui. » Les Saints savent ces choses et ne s'émeuvent pas ; ils ont le zèle, mais le zèle calme, le zèle saint, le zèle plein de la charité qui fut dans le Christ, le zèle par lequel on sauve, et non le zèle pharisaïque par lequel on trouble.

Maintenant, sur quel sujet faire oraison ? Sainte Thérèse disait à ses filles : Revenez toujours à l'Évangile. Je ne sais pas de livre qui jette l'âme dans un recueillement plus profond et plus rapide que ce livre de l'Évangile. Tous les autres ne sont que des commentaires. Celui-là, c'est le mot direct tombé du cœur de Dieu, écrit sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Venez à ces mots ; c'est là que vous trouverez le pain supersubstantiel. Et elle ajoutait : Dans l'Évan-

gile, il y a une page plus profonde encore que les autres; il y a la prière prononcée par le Christ, il y a le *Pater*, le *Pater* qui raconte si bien les gloires que Dieu veut pour tous et chacun de nous, et qui nous replie si bien sur nos faiblesses pour en prendre conscience. Que vos âmes se meuvent à travers ces deux choses : la conscience des gloires que Dieu vous veut ; la conscience des pauvretés qui vous sont toujours possibles. C'est là que la communion s'établira ; là que vous apprendrez Jésus-Christ ; là que vous saurez tout ce que Dieu ménage à votre âme ; là que vous deviendrez enfin un être qui expérimente le divin, qui se trouve devant Dieu comme devant l'être vivant entre tous, tellement vivant que le monde semble disparaître aux regards ; que tout ce qui, hier, remplissait, passionnait la vie, tout cela n'est plus qu'un détail, tout cela n'est plus rien. Ce qui passionne, ce qui comble l'âme, ce qui remplit toutes ses puissances, ce qui absorbe le regard de l'esprit, ce qui absorbe les énergies de la volonté, c'est le Dieu qui est là, et ce sont les bénédictions incessantes qu'il laisse tomber sur nous.

Il n'y a personne, entendez bien ceci, il n'y a personne qui ne doive faire cette oraison. Tout à l'heure, nous allons passer à des régions supérieures ; vous pourrez dire : Je ne peux pas monter si haut. Mais ici vous êtes devant la loi

absolue qui s'impose à tous. Quiconque ne consent pas à se donner dans cette forme autant que je viens de vous le dire, s'amointrit comme à plaisir, sort de la loi que Dieu a faite sienne, sort de la pensée de Dieu, met contre lui cette pensée de Dieu. Et que voulez-vous faire, alors, si vous mettez contre vous la pensée de Dieu ? Que vont devenir ces puissances qui sont en vous, si vous ne les dirigez pas dans le sens que Dieu veut ? Que va devenir votre pensée ? Elle va devenir comme tant d'autres, hélas ! elle va s'enfermer dans la paresse peut-être, — tout au plus dans la poursuite des clartés de la science ou de la raison pure. C'est bien quelque chose, certes ; c'est une base à laquelle nous devons nous attacher tous et avec tout ce que nous pouvons trouver d'énergie et de passion humaine en nous, c'est vrai ; mais, dites-moi, est-ce que cela suffit ? est-ce que savoir pourquoi les astres se meuvent ou de quoi les astres sont composés, savoir de quoi se compose cette terre que nous foulons du pied, et quelle est son histoire séculaire, est-ce que tout cela suffit à remplir l'âme humaine ? est-ce que vous ne vous sentez pas divins par quelque chose de plus profond et de plus haut en vous ? Or, à un être qui se sent divin de la sorte, c'est du divin qu'il faut, et je vous défie bien de me dire qu'en ce moment-ci je dis une phrase, je vous jette

des mots dans l'enthousiasme ou dans je ne sais quelle énergie factice de mon âme ; je vous dis ce que vous portez en vous comme je le porte en moi, ce que Jésus-Christ a inscrit en vous comme il l'a inscrit en moi, ce qui est le plus vivant en vous comme le plus vivant en moi, et je vous défie bien de dire que cela n'est pas.

*

Il y a ensuite, mes Frères, ce que sainte Thérèse appelle l'oraison de *quiétude*. Là, nous entrons dans la voie extraordinaire. Autant sainte Thérèse affirme que toute âme doit prier dans ce mode que je viens de raconter, autant elle avertit qu'à partir de ce moment il faut attendre le bon plaisir de Dieu. C'est Jésus-Christ qui crée ces lumières à part, ces modes d'oraison comme triomphante en quelque sorte ; c'est la grâce du Christ qui les crée en nous ; il faut donc se tenir dans la sincérité, dans l'humilité et la vérité de toutes ses puissances sous l'action de Dieu. Mais si ce don n'est pas fait, il ne faut pas s'étonner ; il faut poursuivre Dieu par le mode humain qui est le nôtre, et puis, cela fait, encore une fois, attendre.

Qu'est-ce donc que l'oraison de quiétude ? Sainte Thérèse nous dit que tout à coup, dans l'oraison, Notre-Seigneur visite les âmes, cer-

taines âmes, par des dons exceptionnels. Je ne sais quelle lumière s'y fait, mystérieuse, dit-elle; l'entendement n'est pas en pleine vision, mais la volonté est saisie profondément. Sous ce don, il y a comme un goût de Dieu qui est créé dans l'âme, mais goût si profond, que la terre semble disparaître; il n'y a plus que Dieu, Dieu entrevu, Dieu pressenti, comme l'ami, comme le foyer de lumière, de vie, le lieu de repos où toute puissance humaine est comblée, béatifiée. Dans cette oraison, la consolation est très-vive, et le travail personnel beaucoup moins âpre que dans l'oraison précédente; c'est l'eau promise par le Maître divin qui jaillit enfin, et devient au fond de l'âme comme une source divine qui l'emporte jusque dans la Vie éternelle, « *fons aquæ salientis in vitam æternam* ¹ »; — c'est l'eau après laquelle on n'a plus soif: « *Qui biberit, non sitiet in æternum* ². »

L'entendement, n'étant pas saisi, continue ses efforts pour pénétrer le mystère qui s'accomplit. Et parfois, dit la Sainte, il trouble; les arguments nombreux et savants seront fort utiles avant et après; mais, pendant l'oraison, ils ne servent qu'à entraver et à refroidir la volonté. Il faut donc se tenir dans un grand recueil-

¹ JOANN., IV, 14.

² JOANN., IV, 13.

ment et une grande patience de l'esprit. L'oraison de quiétude constitue comme une sorte de prise de possession de Dieu par la volonté. Il est là; on le *sent*, — la Sainte insiste beaucoup sur ce mot; — on en a conscience, on se repose dans cette possession; c'est une paix profonde, souveraine, comparable à nulle autre. Toutes les puissances, peu à peu, l'imagination, comme la raison, comme la mémoire, toutes les puissances viennent à se recueillir et à entrer dans ce repos de la volonté. Et alors des transformations magnifiques s'opèrent dans l'âme. Sous cette présence de Dieu si comblante et si agissante, on a une vue si pénétrante du pourquoi de la vie, on sent si bien que Dieu est tout, qu'en Lui seul se trouve la lumière, l'appui vrai, que toutes les facultés en tressaillent. Un sentiment profond de bonheur et de paix les enveloppe. L'âme dirait volontiers comme saint Pierre : « Seigneur, il nous est bon d'être ici. Dressons-y notre tente à toujours. » Ou encore avec les disciples d'Emmaüs, tout émue qu'elle est par la présence du Maître, et les pressentiments, les ardeurs que cette présence éveille en elle : « Seigneur, demeurez avec nous : *Mane nobiscum, Domine*¹. »

Voyons, comment faire comprendre ces choses? Supposons deux êtres qui se rencon-

¹ Luc., xxiv, 29.

trent, car enfin les lois de communion à Dieu sont les lois qui président à nos rapports d'amitié humaine ; je suppose deux âmes très-hautes, dignes vraiment l'une de l'autre, qui vont se rencontrer. Eh bien, n'est-il pas vrai qu'au commencement de cette intimité, avant que la raison ait achevé son œuvre, il y a d'abord une prise de possession l'une de l'autre par la volonté ? non pas qu'il n'y ait pas de lumière, entendez bien ; il y a, au contraire, comme une sorte d'intuition mystérieuse qui livre l'âme à l'âme ; mais, à ce premier moment, vous n'avez pas analysé, vous n'avez pas fouillé en quelque sorte l'âme de votre ami : je ne sais quoi vous avertit que cette âme est sœur de la vôtre ; vous sentez que l'être qui appuiera votre vie est trouvé enfin, et vous vous reposez, du meilleur de votre volonté, dans cette amitié qui vient à vous. N'est-ce pas l'histoire de votre cœur dans ses vrais contacts, dans les contacts qui l'élèvent, qui sont dignes de lui ?

Puis il y a une autre étape, il y a un effort pour communier non plus seulement par le cœur, mais par l'esprit, pour que la pensée de l'un devienne la pensée de l'autre, pour que, dans un échange constant, toutes les lumières se fassent communes. Il y a ce travail jusqu'au jour où l'on en vient à ceci, à être tellement en communion, à se connaître si bien, à ce que

les cœurs soient si bien fondus et les pensées si bien unifiées, que l'on n'a plus besoin de se parler extérieurement pour se dire ce que l'on pense. Je maintiens que deux âmes hautes, que deux hommes au cœur fier peuvent en venir à cette force et vérité d'amitié, en venir à se connaître si bien, à être dévoués si profondément, si absolument l'un à l'autre, à être si bien en « un » l'un avec l'autre, qu'ils n'ont plus besoin de se parler pour se comprendre.

Eh bien, retenez, je vous prie, cette clarté que je fais monter de votre âme comme de la mienne sur ces grandes choses; retenez-la, et puis suivez.

Il y a donc d'abord, quand on monte vers Dieu, sous les clartés que j'ai dites, comme une sorte de création divine dans la volonté humaine. Jésus-Christ saisit l'âme d'abord par là; il l'assoit en quelque sorte, il la fixe en lui; elle sait qu'il est là, elle l'a expérimenté, il y a eu je ne sais quelle émotion souveraine, profonde, enveloppante, comblante, qui a saisi la volonté et toutes les fibres du cœur. C'est fini à partir de ce moment-là.

Sainte Thérèse appelle cette forme l'oraison de quiétude.

Il y a une autre forme qu'elle appelle l'oraison *d'union*. Cette fois, ce n'est plus seulement la

volonté qui est saisie, c'est la pensée. Il semble que le ciel s'est ouvert, que tous ces grands mystères : le Dieu trois et un; le Dieu souverainement puissant, souverainement sage, à providence infiniment paternelle; le Dieu incarné, le Verbe fait chair; l'Esprit-Saint venant aux âmes et créant du divin dans ces âmes; Dieu poursuivant la race humaine jusqu'à ce que tous soient consommés dans la gloire qui est sienne; il semble que tous ces grands mystères enfin qui nous sont exprimés dans l'Évangile soient livrés à l'âme; elle est enlevée par Dieu, le voile se déchire, et la communion s'établit. Mais remarquez, c'est avec l'activité de toutes ses puissances que l'âme reçoit ce don. Toutes ses facultés sont activées sans mesure en quelque sorte devant ces splendeurs. L'intelligence monte, monte encore, et se laisse comme enivrer par les clartés qui lui sont faites. Les choses cessent d'être exprimées par des mots (hélas! c'est presque toujours des mots pour nous, n'est-ce pas, mon Dieu? mots si pleins que vous voudrez, mais enfin des mots de notre langue), cessent d'être ces mots-là pour être parlées par Dieu et comprises par l'intelligence sous les clartés surnaturelles que Dieu fait. C'est une création positive du Christ, qui vient là mettre dans la puissance intellectuelle de l'homme sa propre clarté avec l'infini en quelque

sorte de son activité. Puis la volonté, à son tour, est saisie, pénétrée, béatifiée; et alors l'âme, devant ces grandes choses, ces trésors, comme le dit si bien saint Paul, qui la constituent en toute clarté et en toute science : *Divites facti estis in omni verbo et in omni scientia*¹; devant ce mystère que l'Esprit-Saint crée en elle intérieurement, se sentant prise par Dieu, et portée à ces sommets où l'on peut « comprendre quelle est la largeur, et la longueur, et la sublimité, et la profondeur du don divin, comprendre ce qui est plus profond que toute science, comprendre la charité, l'amour infini qui est en Dieu pour nous² »; l'âme, dis-je, enveloppée, pénétrée par toutes ces effusions divines, et en devenant consciente, l'âme entre en des transports superbes, et il semble que le cœur va éclater sous les joies, que la pensée va s'abîmer sous les lumières qui sont faites. Toutes les puissances sont absorbées entièrement en Dieu, sans être capables d'autre chose. Elle sont comme fondues en lui; rien ne pourrait les distraire. Et la plénitude est telle que l'âme, hors d'elle-même, comme transportée par l'Esprit de Dieu, éclate en cantiques de louanges et de bénédiction. Elle fait ce que faisait sainte Thérèse quand elle composait en pleine oraison ce cantique magnifique

¹ *I Cor.*, 1, 5.

² *Ephés.*, III, 18, 19.

que vous chantiez tout à l'heure : « Je meurs de ne pouvoir mourir ! » Eh ! oui, pourquoi vivre, en effet ? pourquoi descendre de ces hauteurs ? pourquoi descendre de ces réalités saintes ? Comment vivre quand on en sera revenu ? comment reprendre les formes, presque ténébreuses alors, de notre pauvre vie terrestre, quand on a eu ces clartés-là, quand on a été comme jeté en Dieu et vivifié directement par lui ?

Il y a cependant, mes Frères, un don plus haut, une union plus souveraine et plus définitive ; il y a ce que sainte Thérèse appelle l'*extase*, le *ravissement*. Cette fois, les puissances humaines n'agissent plus. Ce n'est plus seulement le ciel qui s'entr'ouvre, et toutes les puissances de l'âme tenues en activité comme infinie pour saisir ce qui est livré, ce qui est donné ; cette fois, l'âme est comme noyée sous le divin qui l'enveloppe ; elle est comme saint Paul, « est-ce avec son corps ou sans son corps ? » elle n'en sait rien ; « elle est enlevée au troisième ciel ; elle entend des mots qu'il n'est plus permis à l'homme de redire ¹ » ; elle entend ce que j'appelais tout à l'heure, dans la communion humaine, elle entend le parler sans parole, elle

¹ II Cor., XII, 2, 3, 4.

assiste à la vie de Dieu en Dieu, et elle est comme débordée par ce mystère qui lui reste incompréhensible, parce que c'est de l'infini, et cependant qui est sa clarté suprême, parce que la clarté, en effet, l'inonde, la pénètre de toutes parts. Mes Frères, c'est tout simple; il y a là comme un avant-goût de la vision de la patrie; c'est le *Sint unum*, le *sint consummati in unum* réalisé comme par anticipation pour une âme, une âme de choix comme saint Paul, comme sainte Thérèse, comme sainte Catherine de Sienne, une de ces âmes qui ont mission vaillante dans l'Église, qui doivent faire de grandes et magnifiques choses pour le service de Dieu. Jésus-Christ les arme en quelque sorte comme sa nature divine l'a armé lui-même; il leur donne tout ce qu'il peut donner; il va jusqu'à l'extase, jusqu'au ravissement.

Que voulez-vous que je vous dise? j'essaye de vous faire pressentir un peu ce que c'est. Je vous dis non pas comment les choses se passent, mais cependant un peu comment ceux qui l'ont expérimenté en ont parlé; je vous redis le mot de saint Paul: « On entend les secrets, les mots secrets qu'on ne peut pas redire. » Je vous dis comme Notre-Seigneur lui-même dans l'Évangile, à son chant suprême, avant d'aller mourir: « Qu'ils soient un, qu'ils soient consommés dans l'un¹. »

¹ JOANN., XVII, 22, 23.

Je vous dis comme saint Paul encore : « L'âme ne vit plus, c'est vraiment Jésus-Christ qui vit en elle¹. » Mais il y a une chose que je veux vous faire remarquer : si extraordinaires que soient toutes ces choses que je viens de dire, depuis le point de départ jusqu'au sommet, de l'oraison ordinaire, normale, à l'oraison de quiétude, à l'oraison d'union, à l'extase, vous n'avez vu autre chose qu'une affirmation de plus en plus triomphante, de plus en plus magnifique, de cette pensée que je vous ai dite : Dieu cherche l'homme, Dieu veut l'homme, Dieu veut que toutes les puissances de l'homme soient vivifiées de lui. C'est ainsi qu'il nous aime. Qui nous dira la charité de Dieu pour nous? Il n'y a, mes Frères, que ceux qui ont connu l'extase dont je viens de parler, des êtres comme sainte Thérèse, ceux-là qui disent ne pouvoir parler ce qu'ils ont vu, il n'y a que ceux-là pourtant qui pourraient dire la charité de Dieu pour nous, l'amour, l'amour infini qu'il a pour nous; il n'y a que ceux-là qui se sentent si bien pris par lui, si bien définitivement assis en lui, que, comme saint Paul, ils peuvent se retourner vers le monde entier... Vous rappelez-vous ce défi superbe jeté par saint Paul? Saint Paul, qui pourtant pleure sur lui, comme vous savez, à certains moments; saint Paul,

¹ *Galat.*, II, 20.

homme comme nous, frappé du péché originel comme nous; saint Paul, malgré tout, sous la vision qui lui a été faite, s'écrie : « Qui me séparera de la charité de mon Christ? Ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni rien du présent, ni rien dans l'avenir; ni force, ni hauteur, ni profondeur, rien, dit-il, rien, aucune créature ne pourra me séparer de la charité de Dieu qui est dans le Christ Jésus mon Maître¹. » Ah! quand ces dons ont été faits, quand ces lumières ont pénétré, enveloppé, débordé l'âme, quand on a été comme jeté ainsi en pleine éternité dès le temps; quand on a, pour un instant, soit, mais enfin pour un instant, quand on a vécu ces béatitudes que nous vivrons pendant l'éternité, comment voulez-vous que le monde puisse agir encore sur nous? Comment voulez-vous, par exemple, qu'on ne soit pas humble d'une humilité adorable? On sait si bien que tout est don de Dieu dans l'âme, et rien que don de lui! comment voulez-vous qu'on ne soit pas passionné comme il l'est pour sauver le monde? On a expérimenté sa charité et son amour. Aussi, dit sainte Thérèse, ce n'est pas de l'énergie telle quelle, c'est de l'héroïsme, c'est de la passion héroïque qu'on se sent au cœur.

¹ *Rom.*, VIII, 38, 39.

Subir le martyre serait une joie, dit-elle, à ces moments-là. On éprouve un détachement de toutes choses qui n'a plus de mot pour s'exprimer, et ce besoin de sauver les âmes qui fut toujours la passion maîtresse des Saints. Et alors toute la vie s'écoule comme la vie de sainte Thérèse elle-même : on est mûr pour l'action ; on peut, dit la Sainte, à partir de ce moment aller aux autres ; tous les contacts sont possibles, aucun ne peut nuire, et tous font grandir, tant on est en Dieu, dans l'action comme dans le recueillement.

Voilà, mes Frères, quelque chose de l'âme de sainte Thérèse. C'est par ces voies glorieuses que l'esprit de Dieu l'a fait passer. Et ne croyez pas qu'elle y soit arrivée d'un bond ; ne croyez pas qu'elle n'ait pas connu les hésitations, les indécisions de la volonté. Elle avoue avoir, pendant vingt ans, lutté contre certaines attaches, le goût de certaines conversations au parloir, dit-elle, qui étaient bonnes en elles-mêmes, mais où elle perdait de sa force au lieu d'en puiser. Elle n'était pas riche assez, à ce moment-là, pour faire cet apostolat incessant ; dans ces conversations sans trêve, le monde passait plus du dehors au dedans que le divin ne sortait du dedans au dehors. Elle avoue que cette oraison, où elle devait avoir des coups d'aile si prodigieux, lui a été longtemps fort pénible, que le recueillement profond dans lequel il fallait entrer l'épou-

vantait, et que, à certains jours, elle attendait comme avec impatience le son de l'horloge qui lui rendait sa liberté. Ne trouvez-vous pas que c'est bien, en effet, la nature humaine prise sur le fait, et ne pensez-vous pas que ces révélations qui ont l'air de l'amoindrir la font simplement plus près de nous, et deviennent comme une consolation, et aussi comme une espérance? Puisqu'elle est sortie de ces misères pour monter si haut, pourquoi n'en sortirions-nous pas, nous aussi? — Il faut, il est vrai, quand elle nous dit les mollesses de sa vie, en prendre et en laisser, comme chaque fois que les Saints parlent d'eux; évidemment, s'il nous fallait faire tous les jours les pénitences, les *heures* de méditation, tout l'ensemble des actes de vertu que faisait la Sainte, je suis convaincu que nous serions en profonde estime de nous, et que nous serions peu tentés de dire que nous ne faisons rien pour Dieu. Mais l'humilité des Saints est ainsi faite; c'est de tradition parmi eux, vous le savez; ils parlent d'eux comme des êtres les plus pauvres moralement, comme d'êtres essentiellement amoindris et réfractaires à l'action de Dieu.

II

Je ne vous aurais pas montré suffisamment l'âme de sainte Thérèse si je ne vous parlais pas de la direction qui lui fut donnée. Ce fut parfois une cause de souffrance pour elle, mais ce fut aussi sa force et sa sécurité. Pourquoi ne pas vous le dire ? les directeurs ne sont pas parfaits. Je suppose que mes contemporains ne m'en voudront pas de dire cela : sainte Thérèse l'avoue bien de ceux de son temps, et certes ils avaient une envergure que nous n'avons pas toujours. Il faut évidemment à une âme qui va être bénie de Dieu comme le sera celle-là, il faut l'assistance d'un témoin officiel de l'Église, d'un être qui saura la révélation du Christ, la science du divin, de façon à pouvoir maintenir cette âme dans la vérité divine, et la dégager de tout ce qui pourrait la troubler et l'illusionner, de façon à combattre l'imaginatif et à ne laisser vivre que le divin. Sainte Thérèse a eu le culte du directeur, parce que, dans les voies surtout où elle était appelée, c'est la loi.

Quand ces voies extraordinaires eurent commencé, son confesseur, par humilité assurément, par vertu, se prit à douter de lui, de son juge-

ment personnel. Le résultat pour l'âme de sainte Thérèse fut douloureux. Pendant un temps, sa direction parut tombée dans le domaine public. Son âme semblait une cité livrée au pillage, dont les portes s'ouvraient à tout venant, et que tous avaient le droit de juger. C'était un saint gentilhomme, François de Salcedo, passionné pour son avancement spirituel, et qui venait déclarer que le démon seul faisait toutes ces choses en elle. C'étaient des théologiens ayant autorité dans la ville d'Avila, qui se réunissaient au nombre de cinq ou six, et déclaraient que ses visions étaient fausses, et que le signe du démon était visible en tout ce qu'elle éprouvait. Comme si le prêtre lui-même, mes Frères, hésitait à saluer l'action surnaturelle de Dieu! Comme s'il avait peine à s'y habituer, et qu'il fût de tradition pour lui, devant ces affirmations magnifiques du divin, d'être ce que furent les Apôtres à la première heure! Quand on leur annonça que Jésus-Christ était ressuscité, ils furent les derniers à y croire; les Juifs, les ennemis, y crurent tout de suite; d'humbles femmes y crurent tout de suite. Les Apôtres, qui devaient être les témoins indéfectibles du Christ par le monde, n'y crurent qu'à force de révélations et d'apparitions, qu'en voyant Jésus-Christ de leurs yeux, en l'écoutant parler, en mettant le doigt dans ses plaies sacrées. Eh bien, la tradition n'est pas perdue. Quand Dieu fait du divin

sous une forme extraordinaire dans une âme, la première tendance est de le tenir en discussion, parfois par excès de foi, ou par dévouement pour l'âme qui est là, pour la sauver de l'erreur; parfois aussi par faiblesse d'esprit. Quelle qu'en soit la cause, il y a d'abord hésitation; puis il y a trop souvent des jugements d'une effrayante témérité, il y a des négations qui viennent se mettre à la traverse, qui viennent dire, quand c'est Jésus-Christ qui écrit dans cette âme, qui viennent dire : Ce n'est pas le Christ, ce n'est pas le Sauveur, ce n'est pas l'ami incomparable des âmes; c'est le démon qui écrit cela!

Devant ces décisions des théologiens que l'on s'était hâté de rendre publiques, et que la ville entière commentait, le confesseur demeura plein d'angoisses. Il ne connaissait pas expérimentalement les voies de la Sainte. Son humilité lui disait qu'il était bien jeune pour décider contre tous en choses si graves. Devant cette contradiction des « gens de bien » qui allaient le trouver, et affirmaient si hardiment l'illusion de sa pénitente, il hésitait, tremblait de se tromper lui-même et de la conduire à l'abîme. Et pourtant il la trouvait si droite, si pure, si humble, d'une sagesse si profonde et d'une charité si constante! Il pria Dieu longuement de l'éclairer. Puis, par prudence, il commença par imposer à sainte Thérèse une forme d'oraison

plus simple, plus ordinaire. Elle devait prendre tel sujet, surtout le mystère de la Passion, et le méditer suivant telle méthode : comme si une forme déterminée d'exercices spirituels pouvait s'appliquer indifféremment à toute âme ! La sainte communion amenant des recueils plus profonds, pendant quelques jours il lui défendit de la faire ; humiliations, mortifications de toute nature, il n'épargna rien. Plus tard, la Sainte l'appellera en souriant le « malgracieux », nous dit Ribera ; mais elle ajoutera bien vite que rien ne pourrait exprimer le bien spirituel qu'elle en a reçu et la reconnaissance qu'elle lui a vouée. On lui ordonna de prier pour que Dieu cessât de la conduire par ces voies surnaturelles. Elle essaya loyalement : les pénitences, les prières, tous les actes de sa vie furent offerts par elle à cette intention. Malgré tout, il arriva ce qui devait arriver. La providence de Dieu sur l'âme de la Sainte s'affirma de plus en plus, et malgré son obéissance admirable, ses recueils surnaturels et ses extases continuèrent.

En l'absence de son directeur ordinaire, un confesseur intérimaire alla plus loin. Afin d'en finir, pensait-il, avec ces états étranges qui troublaient la ville et la tenaient, elle, en péril, il lui défendit d'écouter ce qui lui serait révélé pendant ses visions. Elle ne devait répondre qu'en multipliant les signes extérieurs de mépris. Il

lui interdit la solitude. Sitôt qu'elle était seule, l'extase, la vision commençait ; en supprimant la cause, il pensa qu'il supprimerait l'effet. Il alla plus loin encore : il lui défendit l'oraison. Mais alors il s'agissait d'une chose que nul homme n'a le droit de défendre. Notre-Seigneur protesta contre cet ordre : « C'est de la tyrannie, lui dit-il. La prière, c'est le mouvement normal, c'est le mouvement *nécessaire* de l'âme vers Celui qu'elle cherche. Personne n'a le droit de défendre la prière. » On lui rendit donc l'usage de l'oraison ; mais pendant longtemps, *deux années*, écrit-elle, grâce à sa sincérité même et à son obéissance constante, elle resta dans l'agitation et dans l'angoisse, sauf aux heures mêmes où Jésus-Christ lui apparaissait, et où, alors, elle avait conscience que c'était bien son Dieu qui lui parlait.

Eh bien, je ne suis pas fâché de vous signaler ces choses, parce qu'on nous accuse, nous prêtres, de favoriser ces états que l'on est tenté, de nos jours, d'appeler pathologiques, ces états extraordinaires, ces manifestations surnaturelles ; on nous accuse de profiter du système nerveux de tel ou tel être plus délicat, plus vibrant, pour jouer ces grands airs, en quelque sorte, de la dévotion. Messieurs, tout le long de l'histoire de l'Église, vous verrez le prêtre tenir l'attitude que je viens de vous dire. C'est si grand, Dieu

(et remarquez que c'est dans sa foi même que le prêtre agit ainsi); c'est si grand, le divin, qu'il n'ose pas y croire, et quand ce divin est écrit là en lettres de feu, quand il est là comme vivant sous son regard, même alors qu'il éclate aux yeux de tous, par cela même que le prêtre est appelé à juger, il n'ose pas croire; il hésite, il tremble, il a peur de perdre parce qu'il a mission de sauver. Voilà pourquoi il tient ainsi en échec, pendant des temps et des temps, l'œuvre de Dieu dans une âme. Mais tenir en échec, entendons-nous : vous pensez bien que jamais le Christ n'est vaincu; vous pensez que ces souffrances, ces crises intérieures ne font que rallier de plus en plus l'âme aux pieds de Dieu, ne font que la livrer de plus en plus à Jésus-Christ, qui seul lui donne la paix, la lumière intérieure, le repos profond; et, par conséquent, au fond même, ces épreuves deviennent source d'accroissement, rentrent dans la grande et paternelle providence de Dieu sur les âmes; c'est encore du salut qui se fait au milieu de ces angoisses.

Parmi les nombreux Religieux auxquels Thérèse s'adressa, à côté du glorieux fils de Saint-François, Pierre d'Alcantara, qui rassura si vite et si pleinement son âme, et du Père Balthazar Alvarez et de quelques autres Pères Jésuites dont elle vante la prudence et la sainteté, je suis heureux de rencontrer les noms de plusieurs Domi-

nicains dont la direction fut pour elle comme une halte dans la lumière et dans la paix. La paix ! ce sera le fruit de toutes ses communications avec notre Ordre. Dès le commencement, pendant qu'elle agitait en son âme son dessein de la Réforme du Carmel, saint Louis Bertrand, alors Maître des novices à Valence, consulté par elle, lui avait répondu : « Mère Thérèse, j'ai reçu votre lettre, et parce que l'affaire sur laquelle vous me consultez est de si haute importance pour la gloire de Notre-Seigneur, j'ai voulu la lui recommander dans mes pauvres prières et au saint sacrifice ; c'est pour cette raison que j'ai tardé à vous répondre. Maintenant je vous dis, au nom du même Seigneur, de vous armer de courage afin d'exécuter votre grande entreprise avec l'aide de Dieu ; et je vous assure de sa part qu'avant cinquante ans votre Ordre sera l'un des plus illustres de la sainte Église. »

L'heure d'agir étant venue, quand tous seront contre elle, quand son Provincial et son confesseur lui diront de renoncer à son projet, *qui n'est visiblement qu'un rêve*, les Pères Pedro Ibañez et Dominique Bañez se feront, l'un, son témoin près de la cour de Rome ; l'autre, son défenseur intrépide devant la junta solennelle et la ville entière d'Avila, et c'est à eux qu'elle devra la paix, la possibilité même de sa première fondation, Saint-Joseph d'Avila. — La paix de ses

Carmélites et sa liberté d'action dans ses couvents de la Réforme, elle les devra plus tard au Père Hernandez, constitué par Pie V visiteur du Carmel. — Après la tempête qui faillit engloutir son œuvre vers la fin de sa vie, ce sera un Dominicain encore, Jean de Las Cuevas, qui présidera le premier chapitre de ses fils, les Carmes déchaussés, et les constituera en province séparée, autonome, libre enfin de se mouvoir comme la Sainte l'avait désiré.

L'action de l'Ordre de Saint-Dominique sur la vie d'âme de sainte Thérèse ne sera pas moins décisive ni moins féconde. Au lieu de discuter, de contrôler à force d'humiliations, de contradictions, comme par une pierre de touche extérieure, les manifestations de l'Esprit de Dieu en elle, nos Pères comprirent qu'il y avait mieux à faire. Déjà l'un d'eux, le Père François Baron, l'avait ramenée à la pratique de l'oraison, abandonnée d'elle pendant de longs mois sous prétexte d'indignité. Il avait ainsi réhabitué son âme au recueillement, et l'avait comme préparée, à son insu, aux dons surnaturels qui devaient suivre.

Quand Notre-Seigneur l'eut établie dans ces voies que j'ai essayé de vous décrire, le Père Ibañez, auquel elle avait ouvert son âme, reconnut vite les signes divins qui ne trompent pas. Au lieu de troubler, d'énerver ses forces, il pré-

féra la diriger dans le sens même de l'action de Dieu sur elle. Il lui commanda d'écrire sa vie. Elle repasserait ainsi toute l'œuvre de Dieu en elle ; elle en analyserait toutes les phases avec une netteté, une précision qui rendraient plus vives encore son humilité et son action de grâces, et permettraient d'autre part à ses directeurs de mieux comprendre et de mieux juger ses états surnaturels. Il ne crut pas nécessaire d'ajouter son action propre à l'action de Dieu pour acquérir la certitude de cette dernière ; il pensa que les faits divins qu'elle aurait à raconter porteraient leur contrôle en eux-mêmes. S'il constatait, si hautes que fussent les questions abordées, le sens théologique des solutions et des explications de la Sainte ; si, d'autre part, elle s'affirmait, par son récit même, plus pénétrée d'humilité, d'obéissance, de charité, à mesure que les grâces de Dieu se feraient plus abondantes, il n'aurait qu'à s'incliner, le signe de Dieu serait là. Il adorerait et bénirait le Maître divin qui créait ces grandes choses.

Cette première relation de la vie de sainte Thérèse a été perdue ; mais un autre Religieux dominicain reprit l'idée du Père Ibañez. Sur l'ordre du Père Garcias de Toledo, la Sainte écrivit l'admirable vie que nous possédons, où l'on ne sait quoi admirer davantage, ou des merveilles divines qui nous sont racontées, ou

de la haute sagesse et de la forte raison dont la Sainte fait constamment preuve.

En 1560, elle avait fait un vœu héroïque, celui d'accomplir en toutes choses ce qui serait le plus parfait. Malgré la vaillance de son âme et l'équilibre habituel de son jugement, ce vœu finit par amener des scrupules dont elle et ses confesseurs avaient beaucoup à souffrir. En 1565, le Père Garcias de Toledo lui conseilla de recourir au Provincial des Carmes pour obtenir d'être relevée de son vœu, et de le renouveler dans une forme plus précise et moins troublante. Le Père Provincial répondit en confiant au Père Garcias lui-même les pouvoirs demandés. C'était, nous dit la sainte Église elle-même, sous l'inspiration de Notre-Seigneur que Thérèse avait émis son vœu. Il ne pouvait donc venir à l'esprit de personne de revenir sur la substance d'un tel acte; mais souvent la Sainte s'était trouvée dans une incertitude cruelle devant l'impossibilité où elle et ses confesseurs étaient de discerner ce qui, dans telles circonstances données, était le plus parfait. De là parfois un état de conscience d'autant plus pénible que sainte Thérèse était plus sincère. Le Père Garcias la délia d'abord de son vœu, puis il le lui fit renouveler aux conditions suivantes : 1^o Elle devrait avertir son confesseur du vœu qu'elle avait fait; 2^o elle devrait prendre l'avis de ce confesseur et celui d'aucun

autre ; 3^o la décision du confesseur aurait force de loi pour elle. Son vœu ne serait valide, n'engagerait son âme que lorsque ces trois conditions seraient réunies. Et cela, dit le diplôme signé du Père Garcias, pour en finir avec les scrupules fort graves qui jusque-là tenaient en souffrance Thérèse elle-même et son confesseur.

C'était non-seulement respecter la substance du premier vœu, mais ajouter encore à sa perfection, puisque à partir de ce moment la Sainte était tenue de soumettre son jugement à celui de son confesseur ; mais c'était la paix aussi, paix radieuse, fruit ce jour-là comme toujours de la direction dominicaine sur l'âme de Thérèse.

Le Père Bañez, devenu le confesseur de la Sainte, la dirigea dans le même esprit. A ce moment, ses fondations étaient commencées. Des âmes nombreuses se pressaient dans ses couvents de la Réforme, si pauvres pourtant et si austères, et toutes venaient affamées de vie parfaite et d'union à Dieu. Le Père Bañez ne crut pouvoir mieux répondre à la pensée de Dieu sur la Sainte qu'en lui ordonnant d'écrire le *Chemin de la perfection*, ce livre si simple et si profond, vrai chef-d'œuvre de bon sens et de doctrine, devenu comme le *vade-mecum* de ses filles, et qui a contribué si puissamment à maintenir parmi elles l'esprit de charité surnaturelle, de mortification, d'oraison, de contemplation de leur Mère.

La direction du Père Bañez fut assurément celle dont la Sainte recueillit le plus grand fruit. Dans une note remise en 1575, sept ans avant sa mort, au Père Rodrigue Alvarez, Jésuite de Séville, parlant d'elle à la troisième personne, elle disait : « Le Père Dominique Bañez, à présent régent de Saint-Grégoire de Valladolid, fut son confesseur pendant six ans, et depuis ce temps-là, elle a toujours continué de lui demander par lettres ses avis dans toutes les occasions où elle a cru en avoir besoin. » Et plus bas, dans la même note : « *Le Père Maître Dominique Bañez est celui avec qui elle a toujours eu et a encore le plus de communication*¹. »

On le voit, l'action dominicaine sur l'âme de sainte Thérèse a été profonde et continue. Je ne dis pas qu'elle ait été unique, ce ne serait ni juste ni vrai; mais je ne crois pas qu'il soit possible de raconter la vie de sainte Thérèse au point de vue tout intérieur auquel je me suis placé, sans parler de ceux de nos Pères qui eurent le bonheur de la connaître. Dire ce que fut leur action, c'est vous aider assurément à pénétrer le secret de la providence de Dieu dans la formation de cette âme héroïque.

Et maintenant faut-il la suivre dans toutes

¹ RIBERA, p. 410.

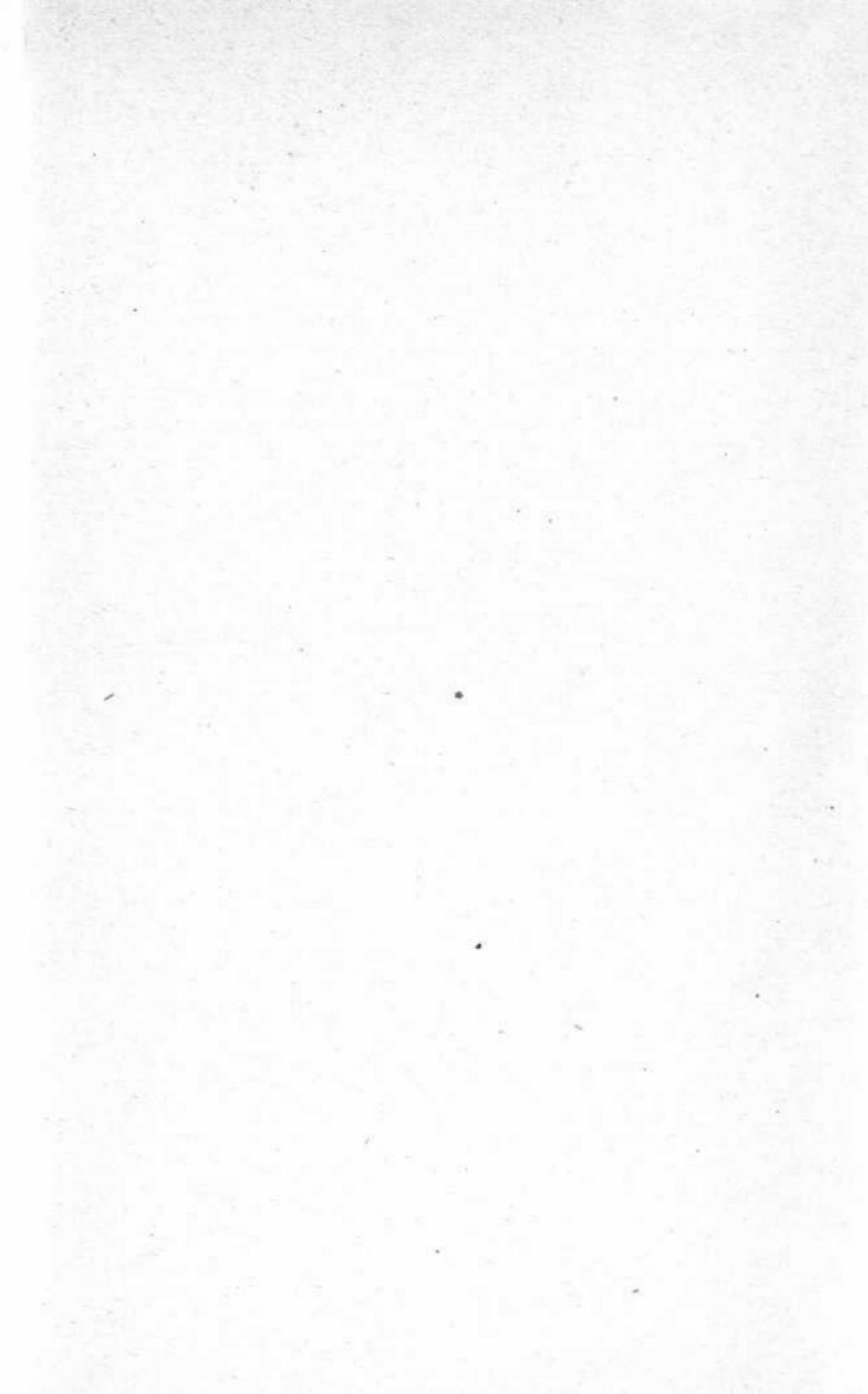
les grandes villes d'Espagne où chaque jour verra surgir une fondation nouvelle ? Faut-il vous raconter son action profonde, irrésistible, sur les âmes les plus hautes de son siècle ? Faut-il vous dire l'Espagne entière remuée jusqu'à l'âme, et maintenue fidèle au Christ ; Jésus et à son Église, pendant que l'hérésie étend ses ravages sur l'Angleterre, l'Allemagne, et la France aussi, hélas ! Faut-il vous la montrer suscitant depuis trois siècles chez les meilleures le même besoin d'héroïsme et de sainteté, la même passion souveraine, absolue, pour Dieu ? Je n'en finirais pas. Et d'ailleurs, ces choses, ceux d'entre vous surtout qui ont vu les grilles du Carmel se refermer sur une enfant aimée d'eux, ceux-là les savent et les pensent comme moi.

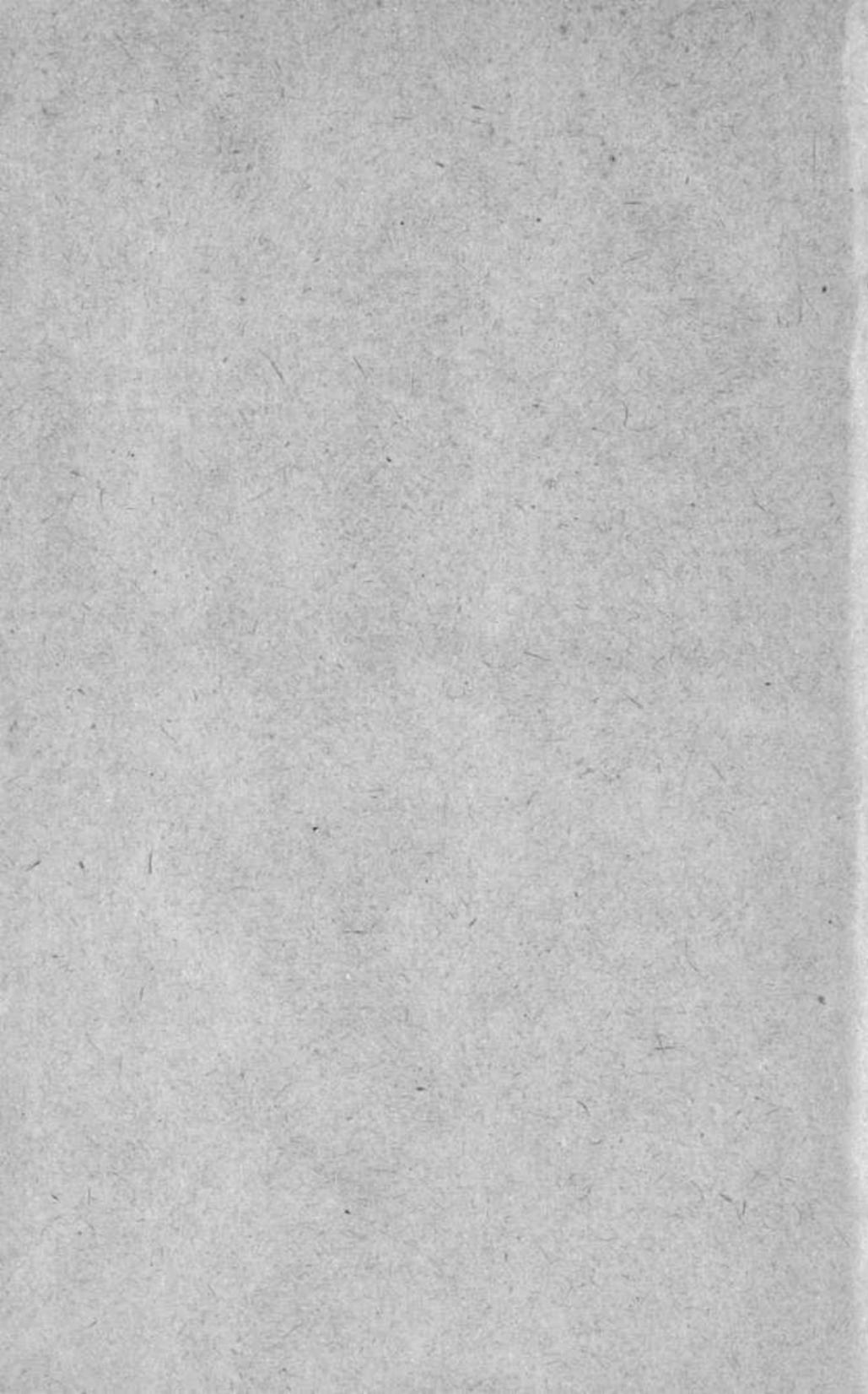
Je ne veux plus qu'une chose, essayer de vous dire comment elle est morte. Je lis dans un des passages de sa vie qu'une des formes de l'extase, ce qu'elle appelle la « bénédiction suprême », c'est, sous les clartés étranges qui sont faites, tout à coup de se sentir « absente » de Dieu ; il semble que toute la création devient ennemie ; c'est Dieu qu'on cherche, toute créature est comme un obstacle à ce Dieu, et sous la vision que je vous ai dite, vous devinez quelle est la passion de l'âme et avec quelle intensité elle poursuit son Dieu ! Alors, dit-elle, il y a comme une agonie de toutes les puissances de l'âme, il

y a une communion à Jésus, à Jésus crucifié, à Jésus criant : Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? Il y a cette agonie faite à la fois, dit-elle, de joie infinie et de douleur infinie. Je croirais volontiers que l'agonie mystérieuse de la Sainte, qui dura quatorze heures, fut une extase semblable. La veille de la fête de saint François, elle avait demandé le saint viatique et les onctions suprêmes. Au matin de la fête, elle se pencha sur le côté, un crucifix dans sa main, dans l'attitude où l'on peint sainte Madeleine au pied de la Croix. Pendant quatorze heures, elle fut ainsi, de sept heures du matin à neuf heures du soir ; on devinait à l'expression de ses traits le mouvement intérieur de son âme, et de temps à autre, vers la fin surtout, des clartés célestes éclairaient sa face, des émotions surnaturelles inexprimables se laissaient deviner. La Sainte ne disait pas un mot : les choses éternelles l'absorbaient tout entière. Un amour profond, d'une intensité surhumaine, semblait briser peu à peu, comme fibre à fibre, son enveloppe corporelle. C'était bien l'agonie, mais l'agonie radieuse en face de la Patrie qui s'ouvrait enfin ! Elle s'en alla ainsi dans l'extase, dans la communion vivante, expérimentée, à ces gloires éternelles qui nous attendent, et où nous la retrouverons. Mais, cette fois, vous ne la verrez plus à travers la

parole d'un pauvre moine, essayant de balbutier ces choses divines qui le dépassent. Votre âme sera associée aux mêmes gloires, aux mêmes extases, connaîtra les mêmes ravissements et vivra de la même vie.

Mes Frères, je vous en prie, que ce ne soient pas des mots qui passent sur vos têtes. Pourquoi aurais-je parlé ainsi pendant une heure? Pourquoi échanger des mots entre nous, nous les fils du Christ, les fils du Crucifié par amour, nous les fils du Dieu qui nous « cherche » pour nous donner sa propre vie? Pourquoi échanger des mots? Ce sont des choses que nous avons à nous dire, ce sont des réalités saintes que nous avons à chanter ensemble! Je vous en prie, partez avec une foi plus vive, partez avec un besoin plus profond de Dieu; ayez l'âme affamée, ayez l'âme ambitieuse, ayez le courage de sortir un peu de vous, un peu du monde, un peu de tout ce qui est de la terre, et de vous donner enfin au Dieu qui vous cherche. Je vous en prie, devenez des Saints, et que votre passion suprême soit d'aller, vous et tous ceux qui vous approchent, vous « consommant en un » avec Dieu. *Sint unum, sint consummati in unum. AMEN.*





MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa de Jesús.

Número.....	2182	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	117	Precio de adquisición. »
Tabla.....	3	Valoración actual.....	»

2

18